LE BIEN D'AUTRUI

Pour Linette, l'idée de campagne se mariait étroitement avec ce mot délicieux: bouquets. Dans les premiers temps de leur mariage, Gaston trouvait cet enfantillage exquis. Il collaborait, maladroitement mais sincèrement, à la confection de ces gerbes immenses qui devenaient si encombrantes quand il fallait, le soir, les apporter à Paris. Dans la tristesse fumeuse du wagon, pelotonnée contre son jeune époux, Linette lui montrait son butin de la journée :

—Oh ! regarde, mi, mes jolies fleurs! on dirait maintenant un paquet d'herbes moisies.

Une fois il insinua:

—Jette-les!

Elle s'écarta de lui comme s'il l'avait mordue, et, les yeux chargés de reproches :

—Oh ! faut-il que tu m'aimes moins pour me dire des choses pareilles!

Le dimanche était pour Linette un jour impatiemment attendu, un jour parfumé. Quand il n'y avait plus de fleurs, elle cueillait des feuillages, les disposait dans des vases en gammes harmonieuses et l'automne soupirait par ces feuilles rousses et rouges dans le petit appartement où avait ri l'été par ses corolles les plus éclatantes....

Mais entre toutes les fleurs, Linette — les passions ont de ces bizarreries — préférait celles qui débordent des propriétés. Pour les cueillir, elle rasait les murs avec une souplesse de cambrioleuse. Gaston devait prendre le milieu de la route et regarder, sans en avoir l'air, si personne ne les guettait de la maison. En cas d'alerte, il était convenu qu'il crierait : " Vingt-deux ! "

Je dois dire qu'il le cria bien des fois sans motifs ; il avait pour le bien d'autrui un respect intangible et cette manie de Linette lui donnait les angoisses d'un voleur à son premier début, gâchait sa jolie journée de vacances. Mais Linette s'en aperçut et il dut promettre de jouer désormais sérieusement son rôle d'avertisseur. Petite et adroite, elle se glissait sournoisement, se haussait sur la pointe des pieds, grimpait parfois comme une chatte, et la grappe de glycine ou la branche de lilas cueillies d'un coup sec, venaient grossir le bouquet.

Il y eut des incidents. Des propriétaires—les femmes surtout—surgissaient furieusement, hurlaient: "Au voleur!", menaçaient du poing.

—Apache! Je vais vous faire arrêter.

Mais Linette avait un code à elle:

—Tout ce qui déborde sur la route appartient au passant, annonçait-elle d'un ton dogmatique. Vous n'aviez qu'à couper vos lilas. C'est moi qui pourrais vous faire dresser procès-verbal pour encombrer le chemin.....

—C'est trop fort!

—Voilà une belle affaire! Pour une pauvre fleur!

—Qui vole un œuf vole un bœuf!

Gaston, considérablement embêté, gardait le silence.

—Soutiens-moi donc, disait-elle. On dirait que tu as peur!

Ah! ces bouquets, ces maudits bouquets! Un paysan sinistre, embusqué derrière ses fusains, leur lâcha un coup de fusil qui, heureusement, n'atteignit personne. Un autre tomba sur Gaston à bras raccourcis tandis que sa femme arrachait le chapeau de Linette. Celle-ci n'eut de regrets que pour ses lilas qui jouchaient le champ de bataille.

—Je te jure, lui dit Gaston, que tu finiras par nous attirer une histoire très désagréable. Quel diable! Je t'achèterai toutes les fleurs que tu voudras, les plus belles, les plus rares....

—Ce n'est pas la même chose, riposta Linette en haussant les épaules. Les fleurs des fleuristes! C'est comme si tu disais aux chasseurs: "Achetez donc votre gibier aux Halles!"

Pourtant, elle se tint tranquille pendant un mois. Mais il advint qu'un dimanche où elle se promenait au bras de Gaston, un peu rêveuse, un peu mélancolique, elle vit au haut d'un petit mur que ne défendait nul tesson de bouteille un magnifique hortensia bleu qui inclinait sa lourde tête.

—Oh! dit elle, toute pâle, est-il beau!

Gaston fit l'imbécile:

—Très beau, ma chérie. Maintenant, nous allons prendre à droite: il y a une ferme où nous trouverons du bon lait.....

Linette restait en extase.

—Mi, rien qu'une fois, la dernière!.... Permets-moi.... Il est trop beau.... Personne ne nous voit.... Les volets de la maison sont fermés.... Tu veux bien? .... dis!.... tu veux bien?

Vaincu, il dit: " Va."

Une seconde après, l'hortensia tombait, mais en même temps la grille de la propriété s'ouvrait. Un vieil homme parut. Il n'avait pas l'air terrible; même il souriait dans sa barbe blanche.

—Monsieur, dit Linette toute rouge, cette fleur était presque sur la route; donc elle appartenait au passant.

—Non, dit le vieillard, mais cela ne fait rien, puisque vous aimez les fleurs, entrez, mademoiselle, et vous pourrez prendre les plus belles.

—C'est que, balbutia Linette, en montrant Gaston qui s'avançait, c'est que j'ai là mon mari...

—Qu'il entre, lui aussi....

—Monsieur, dit Gaston, je suis confus, et je vous prie d'agréer mes excuses.

Déjà Linette admirait. Le joli jardin! Un vrai jardin de curé où pas un pouce de terrain n'était perdu.

—Prenez tout ce que vous pourrez, répétait le propriétaire, je pars dans trois semaines m'installer dans le Midi. La maison est à vendre et revenez dimanche prochain si cela vous chante.

Ils revinrent, mais Linette hésitait :

—C'est drôle, disait-elle, ici, cela me fait de la peine de les cueillir.... Il me semble que je les assassine.... Et puis, je m'imagine que je suis chez moi .... C'est comme un endroit où j'aurais vécu jadis.... Non, vrai, monsieur, vous êtes bien aimable, mais je n'accepterai que cette rose, et encore parce qu'elle est au bout de son existence de rose.

Toute la semaine, elle resta songeuse. Gaston devina son secret désir, et comme il avait quelques économies et que le vieillard se montrait concilant, il put l'exaucer et acheta la petite maison. Un beau dimanche, Gaston et Linette entrèrent là "chez eux".

La vie a aussi ses contes de fée. Linette, éblouie, se pinçait pour se rendre compte qu'elle était bien vivante. Elle dit au chêne : " Tu es à moi ! " Elle le dit aux fameux hortensias de la terrasse et jusqu'aux humbles fleurettes sans nom. Une ivresse la gagnait à parcourir son domaine qui lui apparaissait immense et où elle découvrait à chaque instant de nouvelles merveilles.

Le premier soir, ils s'assirent au crépuscule sur la terrasse :

—Te souviens-tu, murmura Linette, quand nous sommes arrivés sur cette route!.... Tu voulais tourner à droite, toi, gros malin!... Heureusement que j'ai vu l'hortensia, A quelque chose, voleur est bon....

A ce moment, une ombre bougea à leurs pieds.

—Attends un peu.... chut!.. il me semble qu'on touche à notre lierre....

Elle se leva d'un bond. Une petite dame venait, en effet, d'arracher une branche de lierre.... Un monsieur attendrit sur la route.... comme Gaston....

—Il y a tout de même, hurla Linette des gens qui ne se gênent guère!....

—Pensez-vous! riposta la dame. Pour trois malheureuses feuilles!....

—Nous sommes tout prêts à vous les payer, intervint le monsieur.... Viens, Gabrielle.... je te le disais bien....

Et le couple disparut.... Gaston riait beaucoup, mais Linette avait les lèvres blêmes et pincées .... Le lendemain, il la surprit dès l'aube. Elle tenait un soufflet à la main et elle saupoudrait le lierre du petit mur.

—Que fais-tu? demanda-t-il, intrigué.

Elle tourna vers lui un visage où luisaient des yeux féroces :

—Ce que je fais! Je protège mes plantes avec du sulfate de cuivre! Qu'ils les touchent maintenant, ça les empoisonnera!

L'aviation aux grandes manœuvres navales:

Les grandes manœuvres navales, qui auront lieu en septembre dans la Méditerranée, ne seront pas seulement remarquables parce que, pour la première fois, cinq dreadnoughts y prendront part, en même temps que les nouveaux sous marins offensifs.

Sur la demande de M. Delcassé, le général Roques, inspecteur de l'aéronautique militaire, enverra quatre aéroplanes à Toulon pour le service de reconnaissance au large.

Ces aéroplanes seront pilotés par des officiers de marine aviateurs. L'enseigne de vaisseau Conneau, le vainqueur de Paris-Rome, a manifesté l'intention de résilier son congé et de reprendre du service actif pour apporter à la marine, lors des manœuvres, le fruit de son expérience. Par une coïncidence à noter, pendant que l'enseigne Conneau évoluera au-dessus de la mer, son beau-frère, le lieutenant de vaisseau Masse, évoluera au-dessous avec le grand sous-marin " Monge, " qu'il commande, à la flottille de Toulon.

Mort de John H Thiery.

New York, 24 juin—On annonce la mort à sa résidence, à Long Island City, de John H. Thiery, qui a inauguré le système des banques d'épargnes dans les écoles publiques. Depuis l'adoption de ce système, en 1885, il y a en moyenne, suivant son estimation, $2,000,000 en dépôt dans les banques d'écoles. M. Thiery était âgé de 90 ans.

Le Baptême d'Alexandre.

Ça chauffe! Ça chauffe! telle était, ce matin-là, en ce hameau de Kerlavarec, perdu au milieu des blés, au fond de cette petite anse à peu près ignorée de la côte bretonne, l'exclamation de tous ceux qui se rencontraient et le début de toutes les conversations. En effet, sur le coup de midi, ce soleil de juillet "chauffait dur."

Par la route blanche, sans arbres, qui zigzague, entre les ronces poudreuses des talus et les épis couleur d'or fauve, sous les rayons cuisants, Daniel Quémeneur, brigadier des douanes, revenait du corps de garde, où il avait accompli, pendant deux grandes heures " un rude travail d'écritures ! " Dans ce métier, c'était ce qui l'ennuyait et lui pesait le plus, ce " travail d'écritures " ! ces chiffres à aligner, ces formules à copier, ces traits à tirer à l'aide d'une petite règle ; cela vraiment vous casse la tête ! oh ! ils ne savent pas, les simples " préposés" de quels tracas est accablé, du matin au soir, du soir au matin, un chef responsable, toujours redoutant l'arrivée imprévue du capitaine !

Et il en était encore tout congestionné ; il en éprouvait des battements dans les tempes. Sous son képi rigide, dont la visière luisait, il y avait là, au-dessus des yeux, comme une barre ; et sa tunique, son ceinturon l'étouffaient....

Pas un souffle d'air ; les alouettes chantaient.... il revenait de son pas lourd et lent, tranquille, sous l'ardent soleil. Et, dès qu'il fut entré " chez lui " dans sa petite maison blanche, paisible au bord de la route, dans la bonne fraîcheur, il se sentit heureux.

Il dégrafa son ceinturon, jeta sur le lit la terrible tunique d'ordonnance. Jeanne, sa femme, " la patronne " comme il disait dans les instants de bonne harmonie conjugale, retirait de la crémaillère la marmite toute pleine d'une soupe à l'odeur engageante. Il s'assit sur sa chaise habituelle, au bord de la grande table rectangulaire, le dos au lit, et il regarda, par la fenêtre, les gros oignons en graine, les choux et le vieux prunier du jardin; il se rappela des salades qu'il faudrait arroser—plus tard, quand la chaleur serait moins forte, et une planche qu'il importait de reclouer à la barrière. —Ces maudits marmots démolissent tout! Donatien, surtout, et Victor ne savaient en vérité quelles diableries inventer!.... Des sauvages, de vrais sauvages!.... A ce propos même, un jour, M. le curé qui est un homme d'esprit, avait dit en riant, les pouces sous sa ceinture, dans une pose qui lui est familière: " Vous êtes dans la fosse aux lions, mon pauvre Daniel."—Il en riait encore parfois, lui-même, quand il racontait ce mot spirituel.

Et, comme il posait près de son assiette son couteau qu'il venait d'ouvrir, selon sa coutume, satisfait, il entendit de grands éclats de voix tout à coup, des commandements impérieux: " Si! si, Alexandre! à ton tour! " et il fronça les sourcils. Encore ce Victor, qui faisait quelque bêtise sans doute.... Ah! il pouvait se vanter, lui, d'avoir des garnement d'enfants!.... Six comme ça! Si ce n'était pas une punition du ciel!....

Au bout du jardin, près du petit tonneau fraîchement repeint en vert, élevé sur deux tréteaux et dans lequel on recueillait l'eau pour les arrosages, Victor et Alexandre se divertissaient beaucoup, à un jeu fort simple pourtant—mais les jeux les plus simples ne sont-ils pas quelquefois les plus gais ?—A deux, à tour de rôle, ils exécutaient "le baptême," ainsi qu'on le voit représenté sur le grand tableau, à l'entrée de l'église.

Victor âgé de six ans à peine, mais doué d'un esprit déjà très inventif, avait trouvé tout de suite les ustensiles nécessaires à la reproduction de la scène pieuse : une coquille Saint Jacques ramassée sur le tas de fumier près de la cage aux poules, deux bâtons qui formaient la croix de Saint-Jean et un vieil escabeau qui boitait et sur lequel grimpait Alexandre—trop petit, seulement au troisième printemps de son existence—quand il devait faire à son tour le personnage de Jean-Baptiste. Cela marchait assez bien; seulement Victor voulait presque toujours faire le Baptiste et Alexandre criait quand on lui jetait de l'eau froide sur la tête. Pour être arrosé, Victor quittait son grand chapeau de paille percé en plusieurs endroits, et il se réjouissait d'être bien dans la pose du Sauveur. Alexandre se tenait toujours mal et lâchait pied, poltronnement, aux premières atteintes de la rosée sanctifiante. Mais, dans le tableau, Notre-Seigneur, tout nu, avec, pour tout vêtement, une serviette autour des reins, avait les jambes dans l'eau. Comment se mettre dans l'eau? Sur la plage, dans quelque trou de roche, c'eût été bien plus facile et plus exact.

—Il faut s'asseoir, dit Victor.. Là, assieds-toi, sous la fontaine..

Alexandre ne voulait pas.

—Assieds-toi. C'est à ton tour maintenant.... Là, tu seras " Notre-Seigneur."

Alexandre céda.

C'était très drôle! L'eau, tombant de la coquille, lui glissait dans le cou, le chatouillait, trempait son sarreau. Ils étaient tout verts l'un et l'autre de la peinture fraîche du tonneau ; il y avait sur leurs vêtements de larges plaques qui faisaient comme des feuillages.

—Encore! encore.... criait Alexandre, s'amusant fort. La coquille était toujours vide. Et Victor eut une idée merveilleuse : il ouvrit le robinet.

Alors, c'était tout à fait cela, le vrai baptême, abondant. Alexandre, trempé, se mit à crier. Et bientôt, les cris de joie se transformèrent en cris de détresse. Pourtant il ne se levait pas, terrifié, ce n'était plus le baptême, c'était la noyade.... Victor voulut fermer le robinet.... Il ne tournait plus, ce robinet! et l'eau coulait toujours—en cataracte, effrayante! sans fin!....

Et ils crièrent tous les deux. Leurs cris perçants firent envoler trois moineaux qui se querellaient dans le vieux prunier....

—Nom.... de nom.... d'un chien!—Stupéfait, son gros ventre débridé flottant sur la courroie de son pantalon, le brigadier Daniel contemplait, du seuil de la maison, ce spectacle inattendu.—Nom de nom.... d'un chien!...

Il avait en se levant de table, renversé son verre ; il accourait, fort mécontent.... Maman Jeanne ferma le robinet. " Notre-Seigneur," inondé, poussait des cris déchirants. Il reçut une gifle, ce qui fut pour lui le second sacrement de cette journée mémorable. Victor, calmé, ne disait plus rien.

Et ils rentrèrent, penauds. Mais, chemin faisant, Victor, prudemment, s'esquiva par la barrière ouverte.

Alexandre fut déshabillé.... En chemise, à genoux sur une chaise, il récitait: "Notre Père," avant d'être couché pour sa punition.

—Allons!.... Notre Père.... qui êtes aux cieux.... répétait la maman Jeanne.

Terrifié, il disait: " Qui êtes aux cieux...."—ne se rappelant plus la suite.

Et le brigadier Daniel se fâcha encore—épluchant une pomme de terre refroidie dans son assiette, continuant le repas interrompu.—" Notre Père qui êtes aux cieux.... que votre nom.... Que votre nom...." Voyons, veux-tu dire ta prière mieux que ça, nom de nom!

Un officier tué par Napoléon.

Napoléon a fait périr des millions d'hommes, mais on ne l'accusait pas d'en avoir jamais frappé aucun de sa main.

Cependant la Société historique d'Erfort vient de soumettre à un examen approfondi une ancienne tradition locale d'après laquelle un homme au moins—un officier de l'armée française—aurait été tué par Napoléon. M. J. Arren résume cette histoire dans l'"Eclair."

Un vieux rentier qui habitait Erfurt, nommé Hoffmann, a toujours affirmé que son père déclarait avoir été témoin vers la fin d'avril 1813 de la scène suivante : l'empereur passait une revue sur le champ de manœuvres de Schmidtfeld. Le public ne pouvait y assister, mais le jeune Hoffmann—il avait alors vingt-trois ans—obtint la permission de s'approcher. Il vit l'empereur descendre de cheval devant un régiment d'infanterie de marine, faire poser par terre les sacs des hommes et en examiner le contenu. Il s'agissait évidemment d'une des questions qui ont toujours préoccupé l'empereur : il savait qu'on le volait dans les fournitures militaires — les fraudes ne datent pas d'aujourd'hui—et cela le mettait hors de lui. Dans toutes les revues il examinait les souliers, les habits, etc., de ses soldats pour essayer de contrôler les fournitures.

Un officier—sans doute le colonel—suivait l'empereur. Le jeune Hoffmann ne pouvait distinguer les paroles, mais il voyait que l'empereur était dans une violente colère. Evidemment il avait trouvé la preuve de malversations. Peu à peu le colonel répondit sur le même ton, et ses gestes devinrent aussi insolents que ceux de l'empereur étaient violents. Soudain Napoléon tira son épée et la passa dans le corps de l'officier qui tomba et fut emporté mort.

Telle est la tradition qui a toujours été vivante à Erfurt et que vient de recueillir la Société d'histoire locale. Il serait intéressant de la soumettre à un contrôle sérieux.

La plus petite bouteille du monde.

Elle vient d'être soufflée par un ouvrier verrier d'une grande manufacture américaine. Elle n'est guère plus grande qu'un grain de blé et une mouche y serait à l'étroit ; tous les détails sont faits avec le plus grand soin y compris le goulot.

LA MAIN SUR LE TAPIS

C'était après dîner chez Mme de V.... à l'heure du café, des histoires de chasse, de femmes et de voleurs. On parlait des rats d'hôtels. Un des convives, M. Meurs, un blond élégant, dit, en allumant un cigare :

—J'ai eu cet été une aventure qui me donne encore le frisson quand j'y pense. J'étais à Aix-les Bains, à l'hôtel de la Combe, qui est bien le plus gai et le plus agréable du pays. Les femmes y font assaut de jeunesse et de toilette. On s'y amuse fort. Ce soir-là, je rentrai de la Villa des Fleurs vers une heure du matin. Rien dans ma chambre n'attira mon attention. La petite pendule Louise XV faisait son tic tac sur la cheminée de marbre blanc, les rideaux de soie jaune étaient tirés, la lumières électrique se jouait sur le chêne poli des meubles modern-style et sur les barreaux de cuivre du lit. Je me couchai et je parcourus le journal avant de m'endormir, tout en fumant une cigarette.

Une odeur de brûlé se répandit. J'avais secoué sur le tapis un peu de cendre et la laine commençait à fumer. Comme j'allais me lever pour éteindre ce petit commencement d'incendie je vis, de dessous mon lit, sortir une main. Oh ! cette main, je la verrai longtemps, rude, calleuse, sale, les doigts courts, les articulations osseuses. L'index s'allongea et s'appuya sur le point qui brûlait pour l'éteindre. L'ongle était rongé, bordé de noir, le doigt couturé par une cicatrice, la peau rude et épaisse, un doigt d'apache.

Il y avait quelqu'un sous mon lit!

J'ai vu jouer une pièce de théâtre où une danseuse, rentrant de l'Opéra, voit une main sortir des rideaux d'une portière. C'est absurde, car rien n'oblige un cambrioleur à passer sa main pour le plaisir, à travers un rideau. Le mien avait un motif : il ne désirait pas laisser naître un incendie dans lequel il eût été le premier grillé. Voyez la supériorité de la réalité sur les inventions des conteurs.

Qu'allais-je faire ? Je passai là un moment désagréable. J'étais couché, en caleçon, sans armes, et je savais qu'un homme armé était étendu sous mon lit, à cinquante centimètres au dessous de moi, ainsi qu'on dispose les passagers dans les sleeping cars ou les cabines des paquebots. Si j'avais laissé pendre ma main, il pouvait la mordre comme font les requins. Je ramassai les draps contre moi afin qu'il ne les tirât pas pour surgir dessous, en fantôme. Il me semblait qu'il se glissait, qu'il était élastique, qu'il rampait comme un scolopendre le long des barres de cuivre vers ma tête.

J'arrêtai ma respiration pour entendre la sienne. Je me l'imaginais. Était-il jeune, âgé? Sans doute, quelque voyou à casquette, un foulard autour du cou, un surin au poing, le menton hirsute, l'haleine puante. J'avais un frisson de révolte et de dégoût en songeant que tout à l'heure j'allais avoir à me colleter avec cet ignoble personnage dont il me semblait déjà sentir le contact gluant, fétide, infecte. Il était plus vigoureux que moi, il avait l'habitude de la lutte ; avant qu'on soit venu à mes cris, il avait le temps de me trouer la poitrine ou la gorge. Ma chair frissonnait. Je regardais la chambre. La glace de l'armoire ne reflétait pas la place où j'étais, je ne pouvais voir le plancher à cet endroit. Une chaise chargée de mes habits était près du lit, près de moi une table ; l'ampoule électrique était fixée au mur et laissait dans l'ombre les alentours de ma couche sur laquelle je me représentais déjà étendu, sanglant, mort, avec, autour, les gens de l'hôtel accourus, les voisins interrogeant: un ménage occupait la chambre à côté, la jeune femme s'évanouissait ; les clients désertaient l'hôtel du crime.

Je retenais mon souffle, et mon imagination me faisait percevoir des bruits infimes, des mouvements lents et prudents de mon assassin qui se retournait fatigué d'être couché du même côté, ankylosé par l'immobilité. Il ne fallait pas qu'il se doutât de mes soupçons. Je me mis à siffloter un air que jouaient les tziganes ce soir-là, et je déplias mon journal lentement, avec aisance, pour bien montrer que je ne voyais rien ; mais si mon assassin eût regardé, il se fût aperçu que mon journal était à l'envers sous mes yeux. Je voyais trouble, et j'entendais ma volonté me commander et me recommander :

—Donne-lui toutes les assurances sensibles du calme, de l'ignorance, de l'insouciance.

Je chantonnais vaguement, mais ma pensée se concentrait sur ce petit point du problème :

—Comment sortir de là?

Et ce petit point grandissait tellement que tout disparaissait derrière lui, le passé, le présent, l'avenir, l'histoire des siècles, les actualités les plus brûlantes, le souci du lendemain. Je revis mon chez moi à Paris, les figures chères que j'y laissais, et je me représentais ma maison en deuil et les amis interrogeant mon valet de chambre sur l'accident, le journal à la main.

Soudain j'éclatai de rire, et ce rire me parut formidable dans la nuit sanglante. Une idée m'avait traversé l'esprit. Je me dis :

—Mon apache est un poltron, un faible, un lâche. Autrement il eût sauté sur moi quand j'ai monté sur mon lit. Ce n'est pas un assassin. Il attendra mon sommeil et s'en ira sans bruit dans les ténèbres avec mes bijoux et mon argent. C'est un paisible voleur.

J'eus un instant l'idée de l'interpeller, de lui dire :

—Allons, mon pauvre ami, arrangeons cela à l'amiable. Voilà pour toi et file, laisse-moi dormir, je ne te dénoncerai pas.

Mais si c'était un féroce ? ou un défiant ? S'il préférait s'assurer de mon silence par un coup assourdissant, ou en m'étranglant ?

Puis une autre idée surgit qui me fit froid. S'il avait des complices ? Si tout à l'heure ma porte allait s'ouvrir doucement pour livrer passage à deux autres chenapans armés ? S'il y en avait un dans une armoire ?

Il fallait en finir. Tout bien pesé, je résolus de lui faire comprendre que je ne l'avais pas vu, et pour lui en assurer la conviction je me mis à dire à haute voix, comme un homme de bon caractère qui se gourmande pour son incorrigible étourderie :

—Sapristi! J'ai encore laissé mon pardessus dans le vestibule!

D'un bond, je sautai du lit, et je m'en écartai vivement, comme si une main m'allait saisir le pied.

Je reculai jusqu'au fond de la chambre. Je voulais avoir l'air de ne rien regarder, d'être insouciant ; mais s'il a pu m'observer, mon bandit a dû voir mes yeux dilatés et machinalement fixés vers le chevet qui lui servait d'abri. Je courus près de la porte que j'entr'ouvris: J'étais sauvé. Je sortis vivement en chemise et je me saisis de la clé pour enfermer mon voleur comme dans une ratière. J'enfilai dehors mon pantalon, mes bottines, et dans cette tenue sommaire je courus par le corridor qui me fit l'effet d'un asile. Je me sentais un sang froid étonnant. Depuis un quart d'heure que mes transes duraient, j'y étais fait et je m'étais accommodé à ce monde nouveau de frayeur et de mystère comme si j'y avais vécu des années. L'intensité de l'émotion crée celle de l'accoutumance.

Je tournais la tête pour voir si je n'étais pas poursuivi. J'arrivai comme un fou dans le péristyle à demi obscur. Un garçon dormait sur une banquette.

Il fut long à comprendre ce que je lui expliquais. On sonna les garçons, le gérant : mon voleur fut arrêté au moment où il forçait la porte de ma chambre pour s'enfuir. Il a été condamné, mais fort peu : il n'avait rien brisé ni tué.

Depuis, il m'est resté une appréhension qui s'aggrave périodiquement le soir : et j'ai fait scier les pieds de mon lit.

Francis Thomé et la noce campagnarde.

Les amis du compositeur Francis Thomé, que la mort nous enleva il y a juste un an, se sont réunis, cette semaine, sur sa tombe.

L'un d'eux évoquait ce charmant souvenir, que rapportent les "Annales".

Un après midi, Thomé, tourmenté par un motif symphonique laborieux à trouver, s'en alla à Robinson. Humant l'air frais et parfumé de mars annonciateur du printemps dans les bois, Thomé chemine à l'aventure. Il fredonne et de plus en plus allègrement. Il a trouvé son motif! Mais, comme descend le crépuscule, il revient sur ses pas. Enfin, dans Robinson, il ne sait quel bizarre désir le prend d'y rester dîner. Où? Avec ses premières lumières, un restaurant le décide. Il y monte et tombe dans une noce. Petite noce. Vingt invités peut-être, prenant l'apéritif dans la grande salle où l'on danse le dimanche. Potelée, menue, très brune de cheveux et d'yeux, dans sa robe blanche qu'elle est gentille, la mariée! Le marié aussi, bien qu'un tantinet ridicule avec ses cheveux pommadés et sa moustache en croc. Surpris d'abord et ne sachant que faire: partir ou rester, Thomé s'amuse de l'aventure et demeure. Pourquoi cette noce a-t-elle l'air si morose? Parbleu! elle voudrait bien danser, mais elle n'a personne pour animer le piano.

—Dansons tout de même, sans musique ; on chantera, voilà tout.

Ouisti! quelle petite mariée délurée, qui entraîne son mari et le fait polker sur l'air des "Petits Pois". Bien fatigant de chanter en dansant!

—Quel malheur, tout de même, de n'avoir personne pour taper là-dessus! soupire la mariée en en désignant le piano.

—Allons! je vais vous faire danser!

Déchaînant l'allégresse générale, Thomé va au piano fermé. Dans la maison, personne n'a la clé. Providence! A son trousseau, Thomé a une petite clé qui ouvre l'instrument. Alors, prenant au hasard une des partitions parmi celles empilées sur l'estrade réservée à l'orchestre, Thomé joue valses, polkas, quadrilles, mazurkas.... Sept heures! Il faut rentrer à Paris. La noce s'apprête au départ, tandis que le marié, prenant le pianiste par le revers de son veston—un veston d'appartement où Thomé n'avait jamais sa décoration,—lui dit :

—C'est pas tout ça, mais combien qu'on vous doit?

Et Thomé de répondre, mi-grave, mi-souriant :

—Laissez donc, je suis le musicien de l'établissement.

Fantaisie de milliardaire

M. Charles Gates, banquier, parcourait la Californie en automobile quand, à la suite d'un accident, il fut blessé à la jambe et, trouvant à la plaie une vilaine couleur, craignit un empoisonnement du sang. Soit que M. Charles Gates n'eût point dans les médecins de l'Ouest une entière confiance, soit qu'il voulût mourir chez lui, il éprouva le désir de rentrer à New York, et pour y aller plus vite, il commanda des trains spéciaux. Parti du fond de l'Arizona le jeudi après-midi, le samedi dans la nuit il était arrivé, ayant couvert en 74 heures et 19 minutes plus de 4.500 kilomètres. Cela représente une vitesse moyenne de 65 kilomètres par heure, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; mais, comme on n'a pas déduit de la durée totale le temps perdu en arrêts, en manœuvres, en changements de trains et de réseaux, c'est tout de même un joli record. Le coût de ce voyage s'est élevé à 7.500 dollars, 37.500 francs. Arrivé chez son médecin, M. Gates a eu le plaisir d'apprendre que sa vie n'était pas en danger. On ne dit point s'il a l'intention de refaire de l'automobile : mais il doit trouver que c'est un sport coûteux, principalement par les frais de chemin de fer.

CUISINE

Gelée de volaille

Poulet	1	petit ou 4 abatis
Jarret de veau	500	gr.
Pied de veau	½	
Couenne maigre	200	gr.
Carottes	4	
Oignons	1	
Eau froide	2	litres
Sel.		

Le préparer comme un pot-au-feu, faire bouillir à petit feu pendant 4 heures. On peut à volonté ajouter un demi-verre de vin blanc pour donner bon goût à la gelée.

Pour les malades ou les convalescents, supprimer le vin blanc. Le supprimer également si l'on veut conserver la gelée pour le lendemain.

Pommes de terre farcies

Eplucher de grosses pommes de terre de Hollande, les cuire à demi à l'eau salée, les couper en deux dans le sens de la largeur, creuser l'intérieur de façon à ne laisser qu'un centimètre d'épaisseur, remplir chaque moitié avec une farce composée de l'intérieur des pommes de terre, fines herbes hachées fin, lard gras pilé, jambon ou facultativement des restes de viande, jaunes d'œufs, un peu de jus. Garnir un plat avec du beurre, y placer les pommes de terre, mettre ce plat au four à feu doux.

Sabayon glacé

Rhum vieux	1 verre à liqueur
Vin muscat	1 verre à Bordeaux
Vanille	1 mor. de 3 c. environ
Œuf	2 entiers et 2 jaunes
Sucre semoule	75 gr.
Crème fouettée très fraîche	1 verre

Placer le sucre, le vin, les œufs et la vanille dans une casserole émaillée et fouetter le tout sur un feu doux, sans laisser bouillir. Lorsque le sabayon est mousseux, plonger la casserole dans de l'eau fraîche, continuer à fouetter jusqu'à ce qu'il soit refroidi. Mettre alors le rhum et la crème fouettée, mélanger le tout et le verser dans une timbale en métal, faire prendre dans la glace mélangée de sel.

Si l'on veut un sabayon plus aromatisé, on y ajoute un petit verre d'anisette, de curaçao ou de marasquin.